LES LAURENTIENNES.[1]

J'assistais, il y a quelques mois, à une séance des Communes, à Ottawa. Le grand orateur de la Nouvelle-Ecosse, M. Howe, faisait entendre, ce soir-là, sa puissante parole. C'était pour la première fois qu'il m'était donné de jouir de ce beau spectacle, auquel prêtait un singulier caractère de grandeur et de majesté la vaste et magnifique salle du palais législatif. Pendant plus d'une heure, l'orateur tint son auditoire suspendu à ses lèvres.

Il venait de reprendre son siége, au milieu des acclamations générales, et j'étais encore sous le charme de cette voix enchanteresse, lorsqu'en me détournant par hasard, je vis entrer, dans la galerie de l'orateur, où j'étais assis, un jeune homme, élégamment vêtu, à la taille svelte, à la démarche vive, qui vint s'asseoir lestement près de la rampe à mes côtés. Du premier coup d'œil, cette figure, encadrée dans une abondante chevelure brune, et sur laquelle s'épanouissait toute la fleur de la jeunesse, me captiva. Un rayon d'enthousiasme jaillissait involontairement de ses grands yeux noirs; tandis que sa fine moustache noire voilait à demi un sourire qui semblait habituellement sur ses lèvres.

Je m'étais dit plus d'une fois, en écoutant le grand orateur, que si je voulais représenter la statue de l'Eloquence, je prendrais pour type M. Howe; en apercevant ce jeune inconnu, à l'œil inspiré, je me dis tout bas que si j'avais à représenter la Poésie, je la peindrais sous les traits de ce charmant étranger.

S'il y a de l'exagération dans cet éloge, qu'on l'attribue à l'enthousiasme que m'avait causé le discours du grand orateur. Quoiqu'il en soit, tel fut pour moi l'impression du moment.

Après quelques instants d'hésitation, mon jeune voisin, à ma grande satisfaction, m'adressa la parole:

—Vous êtes monsieur .....si je ne me trompe, me dit-il, d'un ton moitié timide, moitié confiant: il y a longtemps que je désire faire votre connaissance. Peut-être, ajouta-t-il, d'nne voix visiblement embarrassée, mon nom ne vous est-il pas tout-à-fait inconnu: je suis M. Benjamin Sulte.

Après cette courte introduction, l'intimité ne tarda pas à s'établir entre nous; notre causerie se prolongea fort avant dans la nuit, et cette soirée, passée entre une page d'éloquence et une page de poésie, m'est restée comme une des plus fraîches souvenances de ma vie littéraire.

Tels furent les heureux auspices sous lesquels m'apparut, pour la première fois, le charmant poète trifluvien.

En ouvrant aujourd'hui le volume de poésie de M. Sulte, si coquettement décoré du titre de Laurentiennes, ma pensée s'est reportée naturellement vers cette soirée qui s'élève dans mon passé comme une suave apparition.

L'origine littéraire de M. Sulte, ses premiers débuts dans le monde poétique me semblent d'un intérêt vraiment touchant. Né d'une brave famille, mais déshérité du côté de la fortune, son enfance reçut les rudes caresses de la pauvreté. Ce fut l'âpre main de ce guide austère qui lui fit faire les premiers pas dans la vie. Sa mère, restée veuve encore jeune, n'avait d'autre moyen de subsistance qu'un petit commerce. C'est derrière le modeste comptoir où il gagnait sa part du pain de la famille, que notre poète s'est formé lui-même, qu'il a étudié, qu'il s'est élevé à la hauteur de la jeunesse la plus intelligente de notre pays; c'est à la lueur de sa lampe studieuse que l'ange de la poésie lui est apparu, et que, sentant l'inspiration venir, il a dit lui aussi:

> Le bon Dieu me dit chante,
> Chante, pauvre petit. . . . .

Il a chanté pour obéir à la voix intérieure, et pour donner du pain à sa mère. Voilà l'origine des Laurentiennes. Après cela, le livre n'eût-il qu'un pâle mérite poétique, ne serait-ce pas encore un devoir pour la critique de l'accueillir avec une religieuse bienveillance? Aussi le public sera-t-il indigné, avec nous, en apprenant qu'une plume, qui se dit canadienne, a déversé sur cette fleur naissante des flots d'encre et de bile rancunière.

Mais laissons de côté cet incident, sur lequel nous reviendrons plus tard.

Que dirons-nous maintenant des Laurentiennes? Voici, en deux mots, notre appréciation: ce recueil de poésie est plus encore un recueil d'espérance. La moisson promet d'être belle; mais peu d'épis sont arrivés à maturité.

Nous ne commettrons pas le ridicule de comparer M. Sulte à quelque grand poëte: le géant écraserait l'enfant. Mais si nous voulions trou-

(1) Poésie, LES LAURENTIENNES, par Benjamin Sulte, Montréal, Eusèbe Sénécal, Imprimeur Editeur, 1870.